

AGNÈS GODÈS

Le Songe d'une vieille dame malgache

Parler devrait être un verbe purement transitif, un moment où la parole s'évade de qui la conduit, s'efface sans effort de soi parce qu'elle aurait trouvé, sans l'avoir voulu, ce qui l'a suscitée, la suscite, là, maintenant, tout de suite – un présent plus ou moins long sans préparation ni postérité.

Cela lui ressemblerait assez. La fulgurance d'un présent et c'est tout. Déjà elle est partie. Elle n'existe qu'à peine, mais c'est peut-être beaucoup puisque c'est un sourire qui reste, tout seul, tout nu et tout semblable à celui du chat de Lewis Carroll, quand elle s'en retourne, égale et tranquille, au murmure de sa vraie vie. Un sourire à l'image de son pays, en arrière du bruit, mais aussi de l'autre côté d'une tentation de poésie. Un sourire à deviner, vaste comme l'île, grand comme Madagascar et presque trop aigu à force de trop de visible. Et c'est bien ainsi qu'on risque de le traverser sans même l'avoir aperçu ni remarqué.

Là-bas, à Madagascar, on sourit. Alors, elle sourit aussi. Mais on ne fait pas. On ne fait rien. Elle fait quelque chose. Mais ce pourrait être rien, si personne ne voyait que c'était grande chose. Il n'y a rien à faire. Même s'il y a tout à faire. Et parce qu'il y a tout à faire, on ne fait rien. Absolument rien, si ce n'était cette chose obscure comme le sourire, aussitôt emporté, aboli. Et ce rien n'est pas le seul fait d'une blessure économique. C'est aussi une histoire secrète avec le temps. Une manière intime de s'être arrangé avec lui en le laissant aller où il veut, sans soi en particulier, avec soi en général. Et c'est bien ainsi. Et largement suffisant pour une vie à vivre. Là-bas, l'état civil est plus qu'incertain. De là à le compléter par un emploi... du temps, on pourrait possiblement en rire. Et mourir. Car on meurt très vite quand ce qui évalue, nomme et juge est au plus loin de ce qui est évalué, nommé, jugé. Sous les mots qui s'abattent,

une chute se produit et personne, à ce moment-là, ne peut en dire la vitesse ou le perlé. Mille façons d'atteindre le terme, d'en finir avec la fin, si déjà tout est perdu. Mais on ne dit rien et, encore une fois, on ne fait rien.

Alors bien sûr, on est pauvres là-bas, très pauvres. Et les hommes d'affaires de tous les pays du monde, avec leur téléphone portable sanglé à la ceinture du pantalon, n'en reviennent pas. Ils remuent leur savoir-faire aux quatre coins du pays au volant de leur jeep, complotent dans les cafés de vastes entreprises de réhabilitation et, les poignets découverts sur de belles montres en or ou chromées, passent et repassent la pesanteur, l'inertie, l'incompétence de tout un peuple poussif et hilare. Ils n'arrivent à rien. Fabriquent de l'argent avec du vent puis s'en vont. D'autres prennent le relais. Les mêmes. Qui partiront pareillement, des hochements de tête pensifs ou agacés sur ces drôles de gens qui sourient et tombent. Et des sous plein les poches, les laisseront là, dans la pauvreté et sur l'immensité d'une terre qui ne prend rien, ne veut rien, mais attend.

Attend sans savoir ce qu'elle attend. Et c'est pourquoi elle attend. Et ne fait rien, puisqu'elle fait l'attente. Une chose déraisonnable, mais une chose quand même. Un coin de l'esprit qui pourrait bien être le tout de l'esprit fixé sur de l'ultime et son dépassement. Une vadrouille spectaculaire sous un temps, sur un espace non marqués, parcourus par aucune espèce de projet.

Du temps dispos, innombrable et seul. Nul pour s'en soucier parce que trop grand, trop là, et depuis toujours parcourant l'âme des plus anciennes générations et de chaque être ayant passé sur ce sol vaste et silencieux sans jamais en épingle aucune dans l'inquiétude de son passage. Un temps nu, encore, sans que personne ne songe, fût-ce un instant, à se l'approprier, puisque telle a été la façon des ancêtres de le laisser courir sur la terre sans force des choses qui sont mais que l'on ne retient pas. Trop fortes elles aussi.

Vie d'hommes et de femmes déprise de la moindre idée du «faire». Vie sans façon. Vie oubliée, oublieuse, logée après, derrière la mort. Parmi l'indifférence abondante de la mort.

C'est alors et seulement maintenant que l'on peut rencontrer une maman. Une maman, mais qui, comme tout le reste, l'espace

et le temps, ignore son état, déplace, bascule par-dessus le bord de l'horizon ses gestes et son sourire, et referme la porte.

Elle ne sait rien d'elle, cette grande dame malgache. Elle est qui elle est. Rien de plus. Elle apparaît, disparaît selon un mouvement qui ne désigne ni l'un ni l'autre. Quand elle est partie, elle est encore là. Et quand elle est là, elle est là. Elle ne part jamais vraiment, malgré la transparence de son étrange maigreur, de sa trop lointaine vieillesse et d'une certaine hésitation à rester parmi vous.

Tout en elle est départ. Accomplissement d'une limite que l'on accepte sans sourciller de franchir, mais qu'on ne force pas, jamais. C'est arrivé un jour et voilà tout. C'était un jour comme tous les autres et puis soudain un revirement presque doux sur ce que l'on avait cru jusqu'ici de soi, du monde et du lien qui les tenait l'un à l'autre. Une solitude brève. Et tout pouvait arriver, mais aussi, et tout autant, rien. Cela n'avait plus de proportion exacte. C'était flou et clair à la fois. N'importait plus. Vraiment.

Et peut-être n'a-t-il pas même existé ce jour-là. Peut-être est-ce dès l'enfance que la vieille dame malgache a entendu la réversibilité d'un instant. Le plus anodin qui soit. Le plus mystérieux aussi. Ce peut-être la mort qui est là, mais n'a pas encore décidé de s'ouvrir ou, et à égalité d'importance, un petit travail minutieux qui ordonne toute son attention quand s'élève, de cet extrême soin, un léger éloignement aussi décisif pourtant qu'une rupture. Ce n'est pas très net, mais cela suffit. Un dépassement des lignes lors même que l'on est encore au-dedans. Et c'est trop dire, déjà.

Ramassée à terre selon la convenance rapide et joyeuse d'une enfant venue partager un moment, campée sur ses os et la finesse fuselée des muscles, elle est là, simplement devant vous, attendant.

Et son crâne natté, dégageant un front de vierge que ne gâchent aucunement deux larges veines serrées de vie, donne à cette attente son contraire, une forme d'absence forte et déterminée à tout ce qui pourrait la combler et, de là, la vision dans l'aigu d'un espace dérobé, solitaire, où se déposerait une à une la lenteur des choses oubliées.

Elle est sérieuse, précise et distraite. Et on dirait bien que, là, elle a troué l'instant, traversé la matière. Elle est flottement et

elle est point. Et ce n'est pas qu'elle vous ait quitté. Ce mot-là n'est pas à elle. Ne peut pas l'être. Il y a longtemps, bien longtemps qu'elle a tout pris, dans une distance dont elle seule trouve la mesure et s'y accorde. Personne, jamais, n'en saura le rapport. Elle le sent et s'y place.

Avant de parvenir jusqu'ici, elle a dû attendre longtemps derrière la grande porte de fer que le jardinier entende son petit coup sec. Elle ne l'a pas répété. A laissé toute l'inutilité du temps envahir le jardin, la couleur de la ruelle, celle des murs et des arbres et celle, insistante et droite, du bout du toit perçant l'épaisseur du bleu. Elle l'a regardé ce bleu. Il est à tout le monde, le bleu. Il est à elle aussi. Par simple voie de conséquence. Car elle n'a rien. Ne rien avoir est son habitude la plus ancienne. Elle marche pieds nus dans la poussière rouge, vit dans une baraque de chaume et s'en va tous les matins à la première aube chercher l'eau à la fontaine. Tout le reste tombe hors d'elle. Cela ne lui importe pas. Elle sait. Côtoie, depuis l'enfance, les colons, les riches Malgaches, et à présent les blancs de tous les mondes, l'étranger, le *vasa*, et passe son chemin. Elle connaît leur superbe, mais ne s'effraie pas. Elle n'a même pas pris la peine d'apprendre leur langue. Elle comprenait tout.

Dans la plus jeune enfance, assise sur une pierre, dès le début du jour, la maison en retrait et la route au-devant, elle a vu se perdre au loin, tout là-bas vers le lac, les longues calèches, puis des 4×4 frémissants et les noires limousines effrayant le passage. Elle a su très vite l'ordre, la sévérité, le rang, les castes, et a choisi sa pauvreté. Elle n'a pas réfléchi. Non. Mais senti. Puis su. Elle resta parmi les siens. Sans rien changer, sans rien vouloir. Que ce qui ne changerait jamais, mais qui voulait beaucoup.

Et il y avait le ciel, les rires autour de la fontaine, chaque matin, et le ciel encore, toujours, quand elle attend ainsi derrière une porte pour presque rien, mais avec lui pour compagnon. Lui, le ciel? le rien? On ne pourrait dire. Une élégance du cœur qui fait le corps juste et à soi.

Et les grandes brassées d'eau sous la fontaine réajustent la jupe blanche plissée et le petit corsage à colerette assorti. Je peux les voir sécher sur le fil à linge de fortune tendu en travers

de la cour où un chien jaune ponctue le territoire de son museau, flairant, ici et là, l'ennui épars et tout rond.

Elle, elle ne s'ennuie pas, ne s'impatiente pas. Elle attend en cette heure, en ce siècle, par tous les temps.

Peut-être les aînés, sa vieille mère aussi, lui ont-ils montré, sans jamais ne rien dire, comment c'est qu'être là, ou aller, invisible, dans l'œil des passants? Mais il y a plus. Quelque chose d'elle venant d'elle et sans personne devant. Quelque chose qu'on ne lui aurait pas appris et qui veut et qui tient. Quoi? On s'y perd. Et elle ne dirait rien. Mais la trace tenace, bien que nullement convaincue, d'elle et des autres dans l'écart et l'étreinte. Et l'écart serait l'étreinte et l'étreinte, écart. Cela ce sont ses yeux.

Des yeux voilés de cataracte. Presque blancs. Des yeux en retard sur tout, comme penchés à la manière d'une tête, et qui s'éloignent quand ils voient. Sans doute parce que la vision aura été trop rapide et se sera reprise pour laisser le vu pour ce qu'il est, au-dehors de soi, et ne pas lui faire peur afin qu'il s'achève dans ses formes à lui, tandis qu'elle, elle a vu, sait – puis s'avale. À nouveau attend. L'inutile toujours. Par-dessus lui. Le don, la bonté par-delà, coincés entre voile et pupille. Elle a mal. Voir fait mal.

Pour la vieille dame malgache, il en a toujours été ainsi. Une avance telle que l'aparté s'ensuit. Et l'immobilité et la lenteur sont de mise quand l'urgence de l'attente foudroie les nerfs. Alors elle est très calme, la vieille dame. Trop calme depuis que le temps a été tout parcouru. Et ce fut immédiat. Il y eut les gestes des ancêtres et puis le courant d'air dans ses yeux et ce fut fait. C'était là. Ça ne bougera plus. L'œil de faucon juché sur un piton de pierre devenu oisillon pour entendre encore palpiter la durée. Sinon... Et l'effort sera toujours celui-là même, attelé à son sang, de se rejoindre dans un présent parfait. Et quand le monde va à toute force, et si loin du bleu, de la fontaine, de la désespérance claire d'un chien et de son mutisme à elle.

Le portail s'est ouvert sur le chapeau de paille du jardinier. Quand elle entre, c'est son corps qui s'efface. Esquisse d'une cassure dans le milieu du cou et de la taille affectant le creux de la silhouette d'un mouvement se mourant aussitôt sur le haut

de la tête qui semble s'avancer presque seule sur une étendue fermée, menaçante. La vieille dame fait front. Le corps se ramasse, une dernière fois, en une dernière vague, le dénouant enfin à la cadence tranquille d'une simple marche.

Ce n'est pas qu'elle ait eu peur. Elle n'a pas peur. Elle n'a peur de rien. Chacun dans son camp. Ignoré et têtue. De camp, n'en a aucun, ni de «chacun», mais les marques et les frontières ont tracé peu à peu le privilège de ceux qu'on n'atteint pas. Depuis lors et de toujours, elle les longe. Sachant tout, mais un mur devant soi pour qu'on ne le sache pas. Ce sont ses yeux encore qui racontent cela. Voir et s'abolir dans du silence. Et aller là où l'on ne reçoit pas.

Yeux baissés sur le bossellement pierreux du sentier, elle suit pas à pas, comme on parcourrait intimement une même évidence, le muret du jardin qui conduit aux marches de la maison exhumant quelque chaleur massive et poudreuse, égarée toute, puis laissée à la cruauté du dehors.

Aujourd'hui, le temps est sec. Et la blancheur sortie tout droit des dalles se fait soudain trop vive, pince les paupières jusqu'à l'effilé d'une fente où glisse un éclair blanc. Le seuil est barbare, malmené en tout sens. Et la main qui a froissé la lourde étoffe d'ambre montre à présent l'empreinte pure des os tandis que la tête déjetée en arrière vous sourit faiblement.

La main toujours sur le rideau et le corps en réserve, sur la ligne de partage, la vieille dame interroge et attend.

Les yeux de cataracte pareils à deux tâches infiltrées de lumière dominant l'ample pièce sombre. Toisent l'espace fini et viennent à vous. Ils sont fiers, mais beaucoup plus doux que ce que la maladie en exige. L'enfance est encore en eux, plus cette disparition déjà hors du temps. Et c'est de l'éternel, alors, qui vous regarde.

Elle ne fait rien, mais attend, cette fois, que ce soit vous qui acceptiez tout ce qu'elle connaît déjà de distance et de silencieux. C'est très long et imprononçable ce qui peut avoir eu lieu pour qu'elle soit elle et personne d'autre. Personne d'autre qu'elle qui soit elle. Avec de l'éternel dans le dedans et tout autour,

sans signature ni désignation ni relance. Rien qu'elle, murée d'éternel et offerte à tout. Prête dans le plus loin de l'âme et dans le profond du corps.

Elle, prise par le plein ciel brûlant de l'été, et moi ou vous, tapis peureux sous un ciel étranger, on s'agite, vacille, et soupirons à côté.

Le moment est instable. Les yeux translucides déplacent par à-coups la densité de l'ombre. On se voit être. Abrupts et nus dans l'égale répartition des objets et dans la coupure du monde. Et la largesse du temps, au-dehors, s'élance, grandit.

La vieille dame malgache, interdite encore sur le pas-de-porte, a dû comprendre. Un basculement de tête et l'instant change. C'est fini. Je n'ai plus peur. Plus peur de ses yeux blancs.

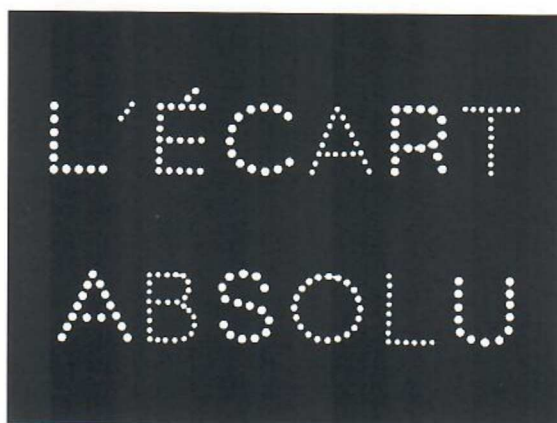
Assise par terre avec elle, je lui montre maintenant le mal. Un très bref délai, à peine le trajet du regard à la main, et sans la moindre hésitation, elle trouve et touche l'endroit sûr de la douleur. Son visage est presque sévère, alors. Puis soudain, elle rit. Empoigne une grosse serviette éponge, m'enroule au-dedans, me secoue très fort et, dans le déferlement du ciel qui s'ouvre, m'offre son bleu et un long murmure: « Enfant! »

Une place d'humanité, enfin! et la seule peut-être. L'Unique. Un lien dans les entrailles de l'origine, deux traits barrés sur le Sud, sur le Nord – ailleurs –, sur la crête du temps et sous l'arc de lune.

Elle doit être à la fontaine, à cet instant.

Agnès Godès

Agnès Godès est l'auteur de «Mot à mot» (*NRF*, juillet 1983), *L'Irréparable* (*Cahiers bleus*, 1983), «URT» (*Europe*, mars 1991), «La Réalité en quelques leçons» (extrait) (*Pleine marge* n°18, décembre 1993). Un texte critique, «La Citadelle ouverte», a également été publié dans *Pleine marge* (n°15, juin 1992).



Suzy Embo, *L'Écart absolu*,
série de photos, parue dans *L'Archibras* n° 1, avril 1967.